Poussières d'atelier

Avant-propos

Au chevalet je n'ai jamais ressenti la moindre nécessité intérieure susceptible de m'amener à écrire *Poussières d'atelier*. En fait, la plupart des textes de ce chapitre doivent leur existence à un simple état de choses : dès que je sors de mon atelier, le monde de la peinture m'apparaît dans un bien triste état.

Ça me désole d'entendre parler à tort et à travers du métier de peindre !

Ça me révolte d'entendre la peinture rabaissée à du *n'importe-quoi-et-comment* !

Ça me fait rager d'entendre la peinture mise en charpie par des discours pseudo-picturaux sans queue ni tête !

Et tout cela si profondément que j'ai même songé à l'origine intituler ce chapitre *Les écuries d'Augias*, tellement la peinture me semble…

Mais à quoi bon pester contre les présomptions de tout un chacun. Lancer une vendetta ne semble guère productif. Par contre, pourquoi ne pourrais-je pas regarder à mon tour très attentivement tous les *je-ne-peins-pas-mais-je-m'occupe-de-peinture* ?

Et du même souffle pourquoi ne pas revoir l'ensemble des considérations très secondaires au métier de peindre ? Des

considérations non picturales qui, une fois abordées directement, s'éteindront d'elles-mêmes à tout jamais...

L'empreinte des mots

« *Je ne puis me défendre d'une certaine appréhension en prenant la parole devant mes œuvres, qui devraient en réalité parler seules. Ai-je vraiment des raisons suffisantes de le faire et m'y prendrai-je de manière juste ? Peintre, je me sens maître de mes moyens et capable de communiquer à d'autres le mouvement qui m'entraîne, mais je ne me sens pas en mesure de tracer les mêmes chemins par la parole avec une égale assurance.* » Paul Klee

«*... la parole est un vin capiteux, doux comme miel et traître en diable au réveil.* » Georges Rouault

Pourquoi écrire quoi que ce soit ? Il y a tant de mauvaises raisons d'écrire, plus nombreuses que celles de peindre. Peu importe... Je vous dirai simplement que :

Plusieurs tableaux de Paul Klee m'ont fasciné. Ensuite, par curiosité, *Théorie de l'art moderne* a suivi. Aux toiles de Paul Gauguin, *Oviri*, que j'ai relu si souvent. Georges Rouault, également.

Les toiles de Fernand Léger m'indiffèrent, celles de Salvador Dali aussi. C'est pourquoi m'imposer *Fonctions de la peinture* ou d'ailleurs les écrits d'André Breton serait totalement inutile.

Somme toute, mes écrits... que des paroles prises au vol, fixées pour moi et pour ceux auxquels mes tableaux plaisent.

Écueil

« *J'aime la règle qui corrige l'émotion.* » Georges Braque [ou bien ?]

« *L'intuition ne saurait être remplacée.* » Paul Klee [ou encore ?]

« *Plus je vais, plus je vois que la peinture n'est pas une question d'intelligence, c'est un écoulement presque physique.* » Roger de La Fresnaye

« *Je rêve d'une grande peinture dégagée de tout aspect littéral de la nature.* » Félix Valloton [ou bien ?]

« *Je commence à partir d'études d'après nature. J'en fais sortir une construction, un jeu d'arabesques et de rythmes...* » Jacques Villon

« *Je commence par organiser mon tableau, puis je qualifie les objets.* » Juan Gris [ou bien ?]

« *Je sus alors que les objets nuisaient à ma peinture.* » Wassily Kandinsky

« *Nous les peintres métaphysiques, nous avons sanctifié la réalité.* » Giorgio de Chirico [ou bien ?]

« *L'œuvre d'art étant en soi réalité abstraite, demande à être constituée d'éléments inventés.* » François Kupka

Prenez un dictionnaire de peinture, n'en regardez que les tableaux, ne lisez que les propos des peintres, soigneusement, en entier.

Dans cet agglomérat de vues contradictoires et de méthodes tous-azimuts, le vague espoir d'apprendre facilement, objectivement le métier de peindre ne se volatilisera-t-il pas ?

Chez les meilleurs peintres, le désir de voir, l'amour de peindre et la connaissance personnelle du métier me sont apparus comme les seules constantes. Dans ses assertions, chacun n'ayant pleinement raison que pour lui-même, qu'accessoirement pour certains, jamais pour tous. Et comme

le disait Camille Pissarro : « Méfiez-vous de mes jugements ! Je désire tellement vous voir grands que je ne vous cède pas mes opinions ; ne prenez que ce qui s'accorde avec vos sentiments et votre manière de comprendre. »

Au chevalet, bien à l'abri du dogme, que m'importe l'origine, la justesse, la pertinence de mes opinions, fussent-elles innées, acquises, partagées, empruntées, injustes, contradictoires. Sans les qualifier, sans chercher à vous en convaincre, il me suffit de les préférer à celles d'autrui, quitte à les retremper dans les forges de mon atelier.

Coupes claires, coupes à blanc

« Personnellement, je déteste notre langage d'art qu'il serait bon de réviser complètement, mais que faire ? Ici on emploie, entre initiés, un langage vertigineux. Peut-être est-il encore plus détestable que le langage courant ? Qui sait ? » Paul-Émile Borduas

Quelques phrases entendues ici et là : « Qu'as-tu voulu dire ? [...] C'est quoi ta démarche ? [...] Ça représente quoi au juste ? [...] Tu fais du qui ? » (Deux étudiants en peinture parlant de leurs professeurs.)

Tant de mots laissés à l'abandon ont été dénudés de leur valeur sensible, dépouillés de toute mesure.

Artiste, œuvre, tous les mots de l'Art sont bien trop souvent cordés en mirages pour mieux cacher l'impuissance du peintre. Et encore, selon les milieux, on les réarrange : pincés des lèvres pour mieux prétendre, lancés pour bien vendre et abusés pour enseigner.

La nausée ! La colère ! Devant la pédanterie, c'est au choix ! À d'autres, l'illusoire *artiste en arts visuels* !

Simplement... peintre... acryliste... j'y reste ! Et, c'est bien conscient du risque de balbutier, de tituber à l'occasion que

je ne garde pour tout discours que celui de la couleur et pour seule démarche, mes heures d'atelier.

L'imposture philosophique

« *Si le pouvoir d'exécuter n'allait pas beaucoup plus loin que le pouvoir de penser ou de rêver, il n'y aurait point d'artistes.* » Alain, Système des Beaux-Arts

« *Peut-être est-il philosophe à son insu, et s'il ne tient pas, comme les optimistes, ce monde pour le meilleur des mondes possibles, ni ne veut affirmer non plus que celui qui nous entoure est trop mauvais pour qu'on puisse le prendre comme modèle, il se dit toutefois : sous cette forme reçue, il n'est pas le seul monde possible.* » Paul Klee

« *Le Musée d'art contemporain tiendra un colloque intitulé* Situation de l'esthétisme contemporain, héritage allemand et européen de la philosophie de l'Art. *Les conférenciers traiteront entre autres choses de la valeur de l'esthétisme comme* discipline philosophique. » Extrait d'un journal culturel de Montréal en 2003.

Le « Si le pouvoir d'exécuter » d'Alain m'a fait regretter le temps perdu avec quelques traités d'esthétique. Les ai-je lus par curiosité, par insécurité ou encore par l'habitude du préjugé selon lequel tout peut se raisonner ? Qu'importe ! Mais vaut mieux ne pas s'entêter dans l'erreur. Je préfère cent fois mieux l'attitude de Paul Klee et la sagesse acquise par l'expérience des difficultés de peindre.

Si, pour une rare fois, je me laisse un peu prendre au piège de répliquer à Pierre, Paul ou Jacques, c'est bien parce qu'on a trop tendance dans les institutions officielles à entériner la bêtise en accordant une tribune aux beaux parleurs et grands raisonneurs. Une situation qui me désole.

À Monsieur un certain philosophe R.B., professeur à La Sorbonne, qui a écrit au milieu du XXe siècle *Traité d'esthétique*, à ses collègues d'ici et d'ailleurs :

Vous dites que « L'art, dans ses traits essentiels, est moins convaincant que la philosophie, moins précis, plus solitaire, plus fermé. Cependant, d'un certain point de vue, l'art pourrait être considéré comme une sorte de philosophie. »

Or, peindre c'est vivre. C'est cette synergie de la raison, du cœur, de l'âme et du corps qui nous pousse constamment à nous présenter au chevalet. L'instrument philosophique n'est que raison. Et, même améliorés depuis l'Antiquité, ses moyens logiques sont trop faibles pour apporter de quelconques lumières dans un atelier.

Vous affirmez également que « L'Art n'est pas une philosophie, mais la parabole qui sert à l'introduire. Il y a en lui urgence de philosophie. »

Foutaise ! Quelle urgence philosophique ? La philosophie… serait-ce cette peur de ne pas trouver une réflexion à émettre sur tout et sur rien ? Alors que peindre signifie aller au devant de *ce-qui-n'existe-pas-encore*, sa seule urgence : l'aventure !

Et plus loin, vous lancez que « Notre position philosophique se définit par une dialectique de l'esprit à l'objet. »

Or, sachez-le bien : la corrida dialectique, les discussions organisées, les opinions… toutes sont éphémères. Seuls les tableaux restent, seuls à m'être utiles.

Et naturellement il y a votre table des matières : « Le Beau. Expérience du beau. Le sens du beau. Dialectique du beau. L'Art. Les fonctions de l'art. Les mobiles de l'art. Les espèces de l'art. L'univers esthétique. Les méthodes et la doctrine. »

Mais qu'auriez-vous à dire sans l'existence des tableaux ? Croyez-vous sincèrement que les peintres vous écouteront

encore longtemps ? C'est dans votre naïveté à le croire que réside l'imposture.

Avant d'écrire ou d'avancer quoi que ce soit, n'auriez-vous pas avantage à considérer l'affirmation d'Alain, à laquelle un peintre pourrait ajouter que « La sincérité picturale va bien au-delà du pouvoir d'exécuter. » Or, quand on sait que la sincérité picturale ne nécessite aucunement les *a priori* ou les assemblages de la raison, je vous laisse conclure...

De mon côté ? Eh bien !... « Quand je n'aurai plus d'yeux pour voir, je sculpterai la couleur de mes mains seules. Et si par malchance je deviens manchot, impuissant je n'aurai qu'à penser et rêver en philosophe. »

Motivations, mythes et légendes

« L'artiste est en même temps un introverti qui frise la névrose. Animé d'impulsions et de tendances extrêmement fortes, il voudrait conquérir honneurs, puissance, richesses, gloire et amour des femmes. Mais les moyens lui manquent de se procurer ces satisfactions. C'est pourquoi, comme tout homme insatisfait, il se détourne de la réalité et concentre tout son intérêt, et aussi sa libido, sur les désirs créés par sa vie imaginative, ce qui peut le conduire facilement à la névrose. Il faut beaucoup de circonstances favorables pour que son développement n'aboutisse pas à ce résultat ; et l'on sait combien sont nombreux les artistes qui souffrent d'un arrêt partiel de leur activité par suite de névroses. Il est possible que leur constitution comporte une grande aptitude à la sublimation et une certaine faiblesse à effectuer des refoulements susceptibles de décider du conflit. Et voici comment l'artiste retrouve le chemin de la réalité...

Il sait d'abord donner à ses rêves éveillés une forme telle qu'ils perdent tout caractère personnel susceptible de rebuter les étrangers, et deviennent une source de jouissance pour les autres. Il

sait également les embellir de façon à dissimuler complètement leur origine suspecte. Il possède en outre le pouvoir mystérieux de modeler des matériaux donnés jusqu'à en faire l'image fidèle de la représentation existant dans sa fantaisie, et de rattacher à cette représentation de sa fantaisie inconsciente une somme de plaisir suffisante pour masquer ou supprimer, provisoirement du moins, les refoulements. » Sigmund Freud, Introduction à la psychanalyse, traduit par Jankélévitch.

Que peut-on espérer découvrir à arpenter les souterrains psychiques d'un peintre ? Un noeud gordien de refoulements (Freud), d'infériorités (Adler) ou d'angoisses (Rank) ?... peut-être... mais comme chez tout homme !

Je n'ai pas lu les psys ni feuilleté leurs théories, je n'en vois pas l'utilité. Pour trancher net, il suffit de se connaître un tant soit peu !

Le plaisir de voir de belles choses et le désir incontournable d'en entreprendre de nouvelles ne sont-ils pas des motifs suffisants pour peindre ?

Dans mon atelier aux murs bien remplis d'études de couleur, je me trouve à ma place, en paix... tout autant que sur le bord d'une plage à peine éclairée d'un lever de soleil. Se sentir bien dans un lieu, c'est une raison suffisante d'y être. Jouer avec la couleur : un cadeau que je me suis donné, pour moi-même, offert pour le simple fait de vivre !

Et quand arrivent les embûches et les soucis inévitables, un petit refrain me ramène à l'essentiel : « Si j'étais seul sur une île et que mes tableaux n'étaient vus de personne d'autre, alors peindrais-je quand même ?... avec le même esprit ?... » Dans la double affirmative, le plaisir de voir s'en trouverait renouvelé et le désir de faire, reconquis. Autrement, mieux vaut faire autre chose en attendant le retour de la marée haute, qui, je le sais, est inévitable.

Le concubinage de Vincent

« Les pêcheurs savent que la mer est dangereuse et la tempête redoutable, mais ils n'ont jamais admis que les dangers fussent des raisons suffisantes pour rester sur la plage. » Vincent van Gogh

« Il y a et il y reste et il revient toujours par moments en pleine vie artistique la nostalgie de la vraie vie idéale et pas réalisable. » Vincent van Gogh

« Il m'a toujours semblé qu'un artiste qui montre son œuvre au public a le droit de garder pour lui les tourments de sa vie privée. Ceux-ci découlent directement, fatalement des difficultés propres à la création d'une œuvre d'art. » Vincent van Gogh

« La psychothérapie par l'art est une approche [méthode] puissante dans laquelle la création d'images [...] est utilisée comme moyen principal d'expression et de reconstruction de soi. [...] En psychothérapie par l'art, la parole est utilisée principalement dans le but d'élaborer et d'associer autour des dessins ; elle vous permet de vous approprier les aspects psychologiques et émotionnels qui y sont projetés. » Extraits d'une brochure publicitaire, 2003.

« Psychocritique : méthode d'étude des œuvres littéraires consistant à dégager dans les textes et les phénomènes et des relations issus de l'inconscient de l'écrivain. » Dictionnaire

Croit-on que le déséquilibre personnel puisse remplacer les milliers d'heures nécessaires à un peintre pour acquérir son métier, du b.a.-ba jusqu'aux plus fines maîtrises ?

Non ?... Alors pourquoi utiliser les mots de l'art devant un tableau dont la caractéristique première se résume à un exercice de *psycho-débordement* ? Tant d'artistes autoproclamés ne sont souvent que des gens mal dans leur peau, ignorant

tout du métier et *je-m'en-foutant* de l'apprendre. Avancer que l'émotion seule suffit, c'est usurper.

Dans la même veine, pourquoi un spectateur se ferait-il psychocritique en cherchant à traquer la part de l'inconscient du peintre dans un tableau ? Ne sait-il pas que son propre inconscient tambourine, mis au diapason par l'errance de son regard sur la toile ?

À la lecture de ses lettres à Théo, j'ai trouvé un Vincent van Gogh étonnamment cultivé, occupé à perfectionner son métier, lucide quant aux dangers de ses fragilités. Que son génie pictural ait cohabité avec la tourmente de l'homme est une chose. Mais, pour quiconque, sous-entendre une adéquation entre déséquilibre et valeur artistique relève plus du marketing que de la peinture.

Les heures d'atelier, mêmes les plus passionnées, ne rendent pas psychotique, il faut regarder ailleurs.

Creuset

« *L'artiste doit être aveugle vis-à-vis de la forme* reconnue, *sourd aux enseignements et aux désirs de son temps. Son œil doit être dirigé vers sa vie intérieure et son oreille tendue vers la voix de la nécessité intérieure. Il pourra alors se servir de tous les moyens autorisés et tout aussi facilement de ceux qui sont interdits.* » Wassily Kandinsky

« *Je suis un obéissant, mais il est à la portée de tout-venant de se révolter, plus difficile d'obéir en silence à certains appels intérieurs et de passer sa vie à trouver les moyens d'expression sincères et appropriés à notre tempérament ou à nos dons, si nous en avons.* » Georges Rouault

Par temps calme j'entends les souvenirs de vie, les sourires d'amours d'antan, les bricolages d'enfance, les filigranes philaté-

liques, les anciennes esquisses marines de vacances, des coins de tableaux déjà vus… et… les désirs du présent, le temps qui passe, mes études multicolores assimilées, ce tableau au chevalet près d'autres à naître… et encore… l'expectative des nouvelles imaginations, un voyage à Berne, y voir Klee, et y travailler peut-être un temps.

Par tempête j'entends la colère devant mes impuissances techniques, la rage sur le seuil de mes incompréhensions picturales, la frustration des impasses, la déception d'un jeu coloré qui tourne mal. Heureusement que l'imagination attisée réussit presque toujours à transmuter ces éclats en une énergie utilisable et tout aussi nécessaire, voire indispensable.

L'atelier développe et canalise les ressources intérieures mais ne les crée pas.

Au fil des jours, par temps calme et par tempête, patiemment touche après touche, de jeu en jeu, des averses fugitives des intuitions colorées aux vagues roulantes du tempérament, on apprend à tenir les rênes en tirant le moins possible sur la bride.

Ainsi, en laissant *venir-et-(à peine)-choisir*, de renouveau en renouveau, solidement appuyé sur des moyens techniques *ad hoc*, on finit par obéir en silence aux heures d'atelier avec un tableau en guise de coulée finale.

Et si tout cela se révèle thérapeutique, alors tant mieux ! Mais au fond, tout plaisir ne l'est-il pas ?…

Chronométreurs et croque-morts

*« Il est souhaitable d'atteindre la soixantaine et nécessaire d'atteindre au moins la quarantaine quand on a commencé son œuvre que vers la trentaine. »*Vincent van Gogh

«... la seule chose qui me console, c'est que les gens d'expérience disent, il faut peindre pendant dix ans pour rien. Mais ce que j'ai fait ce n'est que ces dix ans-là d'études malheureuses et mal venues. » Vincent van Gogh

« *Qu'on expose ou qu'on expose pas, il faut être productif et dès lors on a le droit de fumer sa pipe en paix.* » Vincent van Gogh

« *Sur dix ans d'un labeur acharné, dix toiles méritent grâce. Je les reconnais comme des accidents heureux impossibles à répéter.* » Paul-Émile Borduas

« *Le public veut comprendre et apprendre en un seul jour, une minute ce que l'artiste a mis des années à apprendre.* » Paul Gauguin

Le temps de noviciat est quasi incompressible à quiconque veut vraiment peindre pour tout métier. Les meilleurs d'entre nous parlent de dix ans. On conviendra que ce n'est ni par paresse ni par lourdeur d'esprit qu'il en va ainsi, il y a tant de choses... La maturation, même éclairée par le talent, doit faire son œuvre.

Devant les nombreux vents contraires des premières années d'atelier, l'énergie de la jeunesse vaudra bien le stoïcisme des plus vieux. Les uns et les autres restant égaux par ailleurs devant un chevalet.

Après cette période, l'âge du peintre ne pourra plus désormais influer que sur la quantité de ses tableaux à venir. Et quand infailliblement la maladie surviendra, les toiles changeront peut-être d'aspect, le peintre sera contraint de poursuivre sous d'autres cieux ou de se taire. Rarement la qualité du travail pictural s'en trouvera dégradée.

Henri Rousseau devint copiste à 40 ans, André Beauchant n'exposa que fin quarantaine. Ces hommes ainsi que plusieurs autres n'ont pas été horlogers. Pourquoi l'aurai-je été

au commencement, à 42 ans ? Plus jeune, j'aurai eu d'autres passions, d'autres manifestations de ma liberté, voilà tout. Et aujourd'hui, pourquoi tolérer les fossoyeurs du temps toujours prêts à vouloir mesurer votre sablier pour vous vendre des rentes en hypothéquant chèrement le présent ?

Babillages, babouinages et macaqueries

« Après tout, pour être critique, ne suffit-il pas de publier des articles de critique ? » Boris Vian

«... le MERCURE n'as pas voulu insérer mon écrit [...] Tous les mêmes, ils veulent bien critiquer les peintres, mais ils n'aiment pas que les peintres viennent démontrer leur imbécillité. » Paul Gauguin

«... la critique dit des bêtises [...] Tas d'imbéciles qui veulent analyser nos jouissances. À moins qu'ils se figurent que nous sommes obligés de les faire jouir. » Paul Gauguin

« Le critique doit, s'il veut faire œuvre véritable de critique, se méfier avant tout de lui-même, au lieu de chercher à se retrouver dans l'œuvre. » Paul Gauguin

« La critique [...] tend à nous imposer une méthode de penser, de rêver, et alors ce serait un autre esclavage. » Paul Gauguin

« Un peintre qui aime son art doit éviter avec soin une fréquentation trop prolongée avec la gent critique et littéraire. Car ces messieurs, sans le vouloir probablement, déforment tout en croyant tout expliquer : pensée, volonté, sensibilité d'un artiste [...] Ils n'ont pas le don des nuances, mais l'horreur instinctive de tout ce qui les dépasse ou les déroute. » Georges Rouault

« Les critiques ont la rage de vous chercher un état civil pictural, de vous lier à tel mouvement. Ou bien encore veulent-ils que votre art fasse corps avec un évangile social, politique, parfois assez décoratif, de leur conception. » Georges Rouault

À un détracteur éventuel de mes tableaux, je souhaite dès maintenant lui proposer un marché des plus honnêtes : « Cher ami. J'aimerais voir les tableaux que VOUS avez peints, simple question de me forger une opinion sur VOS (in)capacités picturales. Ainsi nous pourrons bien nous amuser. Car en définitive, SEULS LES TABLEAUX ONT DE L'IMPORTANCE ! »

Flatteurs, lyncheurs, critiques, journalistes… Voilà bien une ménagerie sans intérêt !

Le *je-ne-peins-pas-mais-j'émets-une-opinion* n'est évidemment pas un mal en soi. Ça n'empêche pas d'aimer ou non.

Mais, pour quiconque, étaler au feuillet ou autrement ses prétentions éclairées dans le langage obscurcissant des *esthétismes-philosophies* au goût du jour, eh bien ! ça, c'est bel et bien faire le bouffon ! User d'hermétisme et faire preuve d'incontinence de vocabulaire, c'est tout simplement friser au plus près la mauvaise foi et le narcissisme d'opinion !

M'arrive-t-il de commenter le travail d'un autre ? Rarement, seulement à la demande d'un ami curieux. Tout d'abord ses opinions en taisant fermement les miennes, ensuite quelques questions pour le relancer et enfin, ses vues épuisées, la juxtaposition de mes impressions sans lésiner sur les « méfie-toi de mes opinions… il me semble que… il se peut que… ». Mes quasi-certitudes ne sont que pour les aspects techniques du métier.

Et pour un de mes tableaux ? Sans plus que la chronologie de son enfance au chevalet et quelques repères techniques. Pour le reste, je l'estime bien capable d'être lui-même, tel que je l'ai côtoyé.

Fosse commune

« Je préfère mourir de mort naturelle plutôt que de me laisser préparer à la mort par l'Académie. » Vincent van Gogh

« Faut pourtant admettre que dans toutes les villes il y a des écoles de dessin et des amateurs en masse, mais tu comprends que dirigées par des invalides ou des idiots des beaux-arts, ce n'est qu'apparence et frime. » Vincent van Gogh

« Heureux les peintres anciens qui n'avaient pas d'académie. Depuis cinquante ans il en est autrement, l'État protège de plus en plus la médiocrité et il a fallu des professeurs à l'usage de tout le monde. » Paul Gauguin

5 cours d'initiation aux matériaux dont un seul en peinture, 14 cours d'atelier dont seulement 6 en peinture et 11 cours d'histoire ou de philosophie. En bref : 23 % du temps à peindre, et pour le reste : du n'importe quoi sans grande importance pour qui veut peindre. [Résumé du programme de premier cycle en arts visuels de l'UQAM, l'Université du Québec à Montréal, vers 2003]

« La concentration création vise à stimuler la création et la recherche en arts visuels et médiatiques, et à susciter une réflexion sur l'acte de création, la nature et l'interprétation de l'œuvre, sa diffusion et la fonction de l'artiste dans la société. Les problématiques liées à l'espace social et politique de l'art. » [Objectif du second cycle en arts visuels de l'UQAM, vers 2003]

À mes débuts, j'ai montré à une amie une de mes études techniques sur toile. Ses questions et ses étonnements m'ont fait rapidement comprendre qu'en trois ans de cours, elle avait perdu temps et argent. Personne dans ces néo-académies du conceptuel, *pas âme qui vive pour souligner l'importance d'étudier le métier afin de développer ses propres moyens, quels qu'ils soient.*

Dans certains milieux universitaires, à peine 300 heures en 3 ans dans des ateliers de peinture, et on vous imprime un diplôme d'artiste sur quelques centimètres carrés de papier enluminé d'illusions. Ignore-t-on qu'un diplôme de peintre ne peut tenir que sur des mètres et des mètres de toile bien trempée de sueur ?

Des cours à l'usage de tout le monde… Des cours au goût des impostures du jour, car il faut bien donner du travail aux historiens et aux philosophes… Et plus tard : réflexions sur l'acte de création, diffusion, fonction…

Pour qui veut peindre, l'entonnoir de telles années gâchées mènera presque inévitablement à des tableaux de peinture universitaire. Ce style commun sans grande individualité, ce monde commun des onanismes intellectuels et ce *je-m'en-foutoir* commun des apprentissages techniques.

Par réflexe et par maturité, j'ai évité une telle déformation. Il en va autrement pour les jeunes peintres en devenir qui n'ont trop souvent pour seule défense que de la naïveté devant leurs aînés.

Jeunes gens talentueux, c'est pour vous que je rage ! Mais pas exclusivement, car si on réussissait à vous priver de la maturation de vos dons et à vous faire perdre le plaisir de peindre, on me volerait de ce fait la joie de regarder vos toiles.

Par soi, pour soi

« Tout ce que j'ai appris des autres m'a gêné. Je peux donc dire : personne ne m'a rien appris ; il est vrai que je sais si peu de chose ! mais je préfère ce peu de choses qui est de moi-même. » Paul Gauguin

« D'abord il ne peut y avoir de liberté sans une certaine connaissance. Plus : nous croyons que notre liberté sera toujours

proportionnelle à notre connaissance sensible. » Paul-Émile Borduas

« *La peinture, c'est très facile quand vous ne savez pas comment faire. Quand vous savez, c'est très difficile.* » Edgar Degas

J'ai appris les bases techniques de l'acrylique grâce à la documentation produite par les manufacturiers. D'abord avec www.goldenpaints.com et plus tard avec www.liquitex.com. Ce dernier a publié Le livre des acryliques, *complet et à recommander fortement. En compagnie de www.sinopia.com j'ai fait mes premières armes avec les pigments.*

Les exercices contenus dans Cours du Bauhaus, introduction à l'art moderne *m'ont confirmé ce que j'avais déjà entrevu d'instinct, soit qu'il sera toujours de première nécessité pour un peintre d'inventer ses propres exercices. C'est donc à strictement parler le seul cours de peinture que j'ai suivi, donné par Wassily Kandinsky.*

Au fur et à mesure j'ai pris des compagnons de brousse parmi les grands de la peinture. J'ai choisi des peintres comme bon m'a semblé, que ce soit instinctivement ou en raison de leur proximité par rapport à mes aventures et à mes sensibilités du moment. Car en définitive, l'ombre des maîtres est toujours beaucoup plus lumineuse que les faibles lueurs des professeurs à l'usage de tout le monde.

Liberté de choisir ses maîtres, ses apprentissages, ses combats !

Liberté de se casser la gueule et souvent !

Liberté de se perdre et de se retrouver !

Enjamber l'accotement de l'autoroute et prendre à travers champ n'est sûrement pas au courage de chacun, car il faut être joueur et vouloir miser sur soi. Mais en bout de piste, celui qui aura parcouru le chemin des écoliers en lisant sa

route dans les étoiles ne sera-t-il pas cent fois plus riche que celui qui n'aura jamais franchi les balises fixées par d'autres sous prétexte qu'on apprend d'une certaine façon et qu'on devient peintre comme on devient rond-de-cuir ?

Un *peintre-vagabond-d'atelier* choisit d'agir seul, de s'aguerrir dans les embûches, de s'outiller techniquement comme bon lui semble au gré des nécessités du terrain, et de forger patiemment sa connaissance sensible par les mille panoramas qui demeureront toujours invisibles à partir de la grande route.

Ainsi habitué à courir les bois, à y ouvrir ses voies, le peintre ne pourra jamais être autre chose que lui-même dans ses tableaux. Et ça, c'est inestimable !

Les pouponnières d'étoiles

« La forme ne sera émouvante que si elle est réinventée à tous les degrés de la connaissance sensible. » Paul-Émile Borduas

NGC 346 : Nébuleuse comptant à elle seule plus de 2500 étoiles naissantes. On y retrouve aussi une formation en forme de cœur, présumément les restes d'une supernova.

Nicée II : À ce concile de 787 on a statué que, dépourvus de corps, les anges ne pouvaient pas avoir d'organes sexuels. Ce qui n'a pas empêché qu'on relance la polémique à Constantinople au XVe siècle.

Comme hier de Nicée à Constantinople, on discutait du sexe des anges, aujourd'hui on *discute création*. Tout à chacun voudrait s'approprier le terme, le circonscrire et l'insérer dans le puzzle de ses préconceptions, quitte à le faire à grands coups de marteau pour bien en ramollir le pourtour.

Si j'avais à trouver un créateur pour toutes choses, je n'irais certainement pas le chercher dans une église, une mosquée,

une synagogue, une pagode ou dans un quelconque temple érigé par le dogme, la doctrine, le fixisme et le sectarisme. Assurément, je pointerais mon télescope bel et bien au cœur de NGC 346. Là où, par l'alternance des naissances et des décès, les étoiles font battre la matière. Là-bas, en pleine création, nul besoin d'hommes en habit de carnaval, de leurs troupeaux bêlant et de leurs assemblées auto-congratulantes.

Il en va de même en peinture. S'il fallait conjecturer, la *création picturale* serait insaisissable, irréductible à une émotion ou à une conception de l'esprit. Elle se comparerait plutôt à un *je-ne-sais-quoi*, à une distillation d'atelier décelable uniquement par sa pulsation dans les tableaux, même rarement et faiblement… Et, pour calquer la phrase de Borduas, le tableau ne sera vraisemblablement créé que s'il est réinventé à tous les degrés de la connaissance sensible.

Je m'arrête ici, refusant d'ébaucher une *religion de la création*. Un tel manque de jugement et mes tableaux en souffriraient, étouffés par les stérilités d'un dogme, serait-il de ma conception. Plus un peintre accorde de l'importance aux croyances, moins son regard est porté sur les étoiles.

Il était une fois

Peut-on connaître la peinture ?

L'apprentissage de l'histoire de la peinture est la méthode généralement préconisée pour le grand public. Schématiquement, l'histoire serait une bibliothèque remplie de reproductions de tableaux, de chroniques, de biographies, d'écrits de peintres… le tout classé plus ou moins arbitrairement, le plus souvent par -isme. *Si je laisse quelqu'un sur cette voie, il me reviendra instruit par la raison, capable de situer n'importe quel tableau*

comme on classe un timbre dans un album philatélique. Mais aura-t-il réussi à connaître la peinture ? Pas vraiment...

La question telle que posée est imprécise et partielle. La peinture ne se laisse pas connaître, sauf dans ses faits bruts. Pour tout le reste, il faut la côtoyer pour l'apprivoiser à force de temps à des degrés divers selon les disponibilités sensibles de chacun. En cela le peintre aura toujours plusieurs longueurs d'avance. Quant à la comprendre, même les meilleurs d'entre nous ne peuvent le prétendre.

Un ami, qui avait peint en plus d'étudier l'histoire, m'a confié un jour qu'il préférait aborder la peinture par ses aspects vérifiables. Il a poursuivi en histoire, il a cessé de peindre. Question de tempérament.

Pour mes besoins, les données utiles de l'histoire se résument aux dimensions, médiums, supports, lieux et dates des tableaux ; et quant aux peintres : une courte biographie, une liste de leurs tableaux et de leurs écrits, quelques citations, quelques photos d'atelier.

Faudra-t-il un jour ajouter à la suite du surréalisme abstrait le je-m-en-foutisme-complet *?*

Qu'un historien, par son travail à l'échelle des faits bruts, contribue à préserver la mémoire des tableaux et des peintres, je l'en remercie d'emblée car il m'évite bien des recherches. Mais plus avant, nos voies se séparent, irréconciliables.

De son côté, l'historien poursuivra : généalogies, postérités, classements, influences, causalités, parallèles... Et, s'il est consciencieux, voudra limiter la portée de ses échafaudages de crainte de sombrer dans l'historisme [doctrine selon laquelle tout fait, tout événement s'explique par les conditions historiques, résulte de l'évolution historique]. Parce qu'en définitive, l'histoire, c'est tout sauf l'avenir.

Pour ma part, je préfère délaisser la stérilité des analyses, des interprétations, des consensus, des qu'en-dira-t-on et des systèmes ébauchés par des tiers. J'aime mieux me balader dans les musées, les galeries, les bibliothèques et sur l'internet.

Un tableau ancien ou contemporain me plaît, m'intrigue ? J'en conserverai le souvenir visuel. Un peintre m'interpelle ? Je m'intéresserai peut-être à ses écrits personnels ou à des photos de son atelier. Au fil des ans, un bagage considérable se sera accumulé.

Un classement à tout ça ? Si j'avais à en proposer un, il serait ouvert, construit empiriquement et cimenté par une terminologie *ad hoc* en *-colore* née des multiples degrés des usages sensibles de la couleur. Mais puisque je n'ai aucune envie de systématiser, l'amoncellement demeurera tel quel. Il aura beau sembler anarchique qu'il n'en restera pas moins de forte cohésion sensible tissée par l'enchevêtrement des impressions, des intuitions et des assonances colorées qui s'y seront développées et qui, elles, demeureront toujours utilisables en atelier.

Pour apprendre à peindre, il faut être révisionniste et combiner à sa guise les données visuelles brutes du passé et du présent. C'est le seul compromis historique possible quant à l'avenir.

En chair et en os

À Montréal en décembre 2005, je me suis rendu à l'exposition Le paysage en Provence *pour y voir expressément quatre tableaux de Vincent van Gogh.*

Quand j'arrive au musée et selon mon habitude, je fais d'abord un tour éclair des salles pour un aperçu général, ensuite un second, moins rapide cette fois, simplement pour choisir. Au

départ du troisième tour, c'est décidé : une trentaine de minutes avec Cézanne, Signac et Monticelli. Après ces échauffements, je sors regarder les murs blancs du hall d'entrée et oublier…

Au retour je vais directement à la salle des Van Gogh passer une dizaine de minutes avec chaque tableau et je ressors. Au cinquième tour, trente minutes avec Paysage aux gerbes de blé au lever de la lune, *et je retourne absorber le blanc des murs. Aux trois tours suivants, les autres toiles, chacune prise individuellement tout comme la première. Finalement un dernier tête-à-tête d'une demi-heure avec Vincent avant de quitter rassasié, très heureux d'avoir pu passer plus de trois heures avec ce maître.*

Un musée reste le plus sûr des écrins pour les matérialités de la peinture. Qu'il soit enchâssé en salle, envoyé en mission étrangère ou tout bonnement dorloté par les conservateurs, un tableau y paraîtra toujours sous son meilleur jour.

Cependant tout ne brille pas dans un musée. On y trouve également des pièces douteuses allant des acquisitions malavisées au-goût-du-jour *aux vieilleries de l'histoire mises aux oubliettes faute d'antiquaire. Parole de musée n'est pas parole d'évangile.*

Cela dit, la mise en garde n'est pas un blâme. Un conservateur ne peut sertir ses salles que selon les occasions, ses moyens financiers et les choix heureux ou malheureux de son personnel présent et passé. On conviendra que, même d'un contenu modeste, un musée ouvert au public vaut beaucoup mieux que les riches voûtes scellées d'un collectionneur jaloux. En conservant et en exposant, un musée rend d'inestimables services aux peintres d'aujourd'hui. Voilà bien de quoi pardonner beaucoup des choses !

Un tableau original est visuellement irremplaçable. Aucune pellicule photo ni un quelconque assemblage de pixels ne peuvent capturer plus que la planéité d'une toile. Adieu les manifestations tridimensionnelles de la couleur, les transparences, les textures… Adieu la nature des touches, des

matériaux, des techniques… Adieu le peintre avec ses moyens personnels, ses choix d'atelier, ses intensités, ses hésitations… Adieu la peinture !

Au musée, bien avant que je ne commence à peindre pour la peine, j'allais *voir-des-images-agréables*. Par la suite, mes interrogations de *peintre-novice* sur la couleur se sont ajoutées au plaisir des toiles. De fil en aiguille, mes intuitions sur les chemins d'atelier empruntés par tel ou tel peintre se sont développées. Maintenant, j'entre dans un musée comme pour aller rencontrer un ami de longue date, souvent capable de toucher à l'homme derrière le peintre.

Des champs de blé tourbillonnants d'un dénommé Van Gogh jusqu'à Vincent ! Grâce aux toiles des musées, tout est accessible : les images, les meilleurs cours techniques qui soient, le métier de peindre, les hommes. Chacun d'entre nous n'a qu'à se servir.

La gangrène, version américaine

Quel peintre n'a pas entendu un jour : « La peinture, c'est un beau passe-temps. Mais que faites-vous au juste dans la vie ? » À ce genre d'ânerie et d'ignorance, comment ne pas répondre encore plus méchamment : « Croyez-vous que le bureau et l'usine sont des parcs d'attractions ? » Et du même souffle : « Alors, employé ou p.d.g., comptez-vous bien chanceux d'avoir des occupations personnellement moins exigeantes que celles des peintres, et de vivre bien gras malgré tout ! »

Malheureusement, on voit aussi certains peintres tenter d'édifier des art-craties *du fond de leur atelier. De grands bâtisseurs de tours d'ivoire d'où mépriser les soi-disant picturalement pauvres avec des « Vous n'y comprendrez jamais rien ! » et autres remarques désobligeantes.*

Mais laissons les imbéciles de côté et parlons franchement. Qu'il soit prince ou mendiant à l'extérieur de son atelier ne change strictement rien aux capacités picturales d'un peintre. De même, l'appartenance à un groupe jet set ne modifie pas d'un iota les limites sensibles du spectateur. Chercher à prétendre le contraire serait ajouter la pédanterie à l'injure.

Dans nos sociétés, quelle place revient de droit à la peinture ? Je ne saurais le dire, mais le sort qu'on lui réserve me semble plus clair.

Vous vivez dans une société néolibérale ? Elle tente alors de rabaisser le peintre au rang d'un fabricant de tableaux. On n'hésite pas à vouloir le transformer par des pressions financières en industrie picturale et à lui imposer les dictats du commerce. Comme pour de la tapisserie, on commandera au peintre un certain nombre de tableaux vendables, peints dans un style donné, limités quant au nombre de sujets, ni trop grands ni trop petits, à être livrés à intervalles réguliers. On lui paiera la marchandise à un prix au mètre carré établi selon sa cote. Et gare aux vocations récalcitrantes qu'on aura tôt fait d'affamer !

Votre société est chauvine ? Elle mousse ses *citoyens-peintres*. Succès garanti pour le *peintre-designer* qui sait s'adapter à l'imagerie populaire et polir l'ethnocentrisme de ses concitoyens dans ses toiles : « Oui Monsieur ! La meilleure peinture qui soit est celle de notre pays… bien sûr, comme pour tout le reste d'ailleurs. Quant au prix de ce tableau, il est en conséquence. »

Une société impérialiste ? Elle souhaite rallier le peintre à l'intérêt culturel national et le rendre propagandiste. On n'a qu'à penser à ces films où le pays de résidence du cinéaste sauve la race humaine.

Aujourd'hui, exercer son métier de peintre au meilleur de soi-même c'est aussi balayer du revers de la main la tentation propre à nos sociétés de niveler par le bas. Refuser de le faire serait condamner ses tableaux à être insipides, sans âme et assimilables à des objets de consommation interchangeables.

« Le peintre doit tendre à l'universalité. » Cette phrase de Leonardo da Vinci peut encore nous servir de bouclier. Pourquoi ne pas se la rappeler au besoin ?

Pantins aveugles

Voici quelques extraits du discours du 10 mars 2004 d'Adrienne Clarkson pour la remise des Prix du Gouverneur général en arts visuels et en arts médiatiques :

«... il n'y a pas d'autre pays au monde qui lie les fonctions du chef de l'État au rôle visionnaire des arts [...] Même si l'art sait divertir et émouvoir, il n'est pas seulement un amusement. Les artistes peuvent adopter des attitudes pleines d'humour, ironiques et même exubérantes, mais leur intention n'est pas frivole [...] Les artistes assument la responsabilité de voir du mieux qu'ils le peuvent, puis de nous rendre compte ensuite de leurs découvertes [...] Le Conseil des Arts du Canada, grâce aux jurés qu'il nomme, aide les prix du Gouverneur général... »

Le Prix Turner est une récompense britannique en art contemporain. Généralement, la remise du prix annuel a lieu au Tate Britain en présence du ministre de la Culture. En 1998, il a été décerné à un peintre qui utilise de la merde d'éléphant comme matière première. La dotation de ce prix en 2004 était de 40 000 livres sterling.

Dans le journal Le Devoir *du 22 mai 2002, on pouvait lire : « La lutte s'organise autour de la sculpture* La Joute *de Jean-Paul Riopelle. Pendant que des proches et des personnalités du monde culturel écrivent à la ministre de la Culture pour appuyer le*

transfert de l'œuvre au centre-ville de Montréal, le [Comité SOS La Joute] *dans Hochelaga-Maisonneuve demande l'intervention du premier ministre [...] pour bloquer le déménagement. »*

Et ce qui devait arriver, arriva. Les non-artistes (architectes, urbanistes, détenteurs de droits, vedettes de la télévision, muséologues, financiers, promoteurs...) ont vaincu les artistes du comité.

Sous prétexte de mettre en valeur La Joute *et d'en assurer la survie grâce à l'argent des gens d'affaires et possiblement de quelques commandites, on a déménagé la sculpture. Elle est donc passée du Stade olympique situé dans le quartier relativement pauvre d'Hochelaga-Maisonneuve au quartier international des affaires. Il avait été question de combler le vide laissé par le transfert d'une autre pièce. Janvier 2006, c'est encore le vide ! Octobre 2009, l'endroit est complètement gazonné !*

Pendant des années j'ai habité tout près de La Joute, *et j'avais l'habitude d'aller la voir avant de prendre le métro. L'odieux kidnapping m'a privé de ce plaisir.*

L'État veut *encourager les artistes*, c'est du moins ce qu'on prétend. On instaure en autres choses des prix officiels. C'est bien beau, mais dans les discours et les gestes...

En politique, on aime bien faire le dandy et s'associer à un rôle visionnaire qui n'est pas le sien. Pour les gens en place, très souvent les artistes sont des bouffons aux intentions plus ou moins socialement adéquates. On n'hésite pas à leur demander de voir et de rendre compte, au pouvoir bien entendu, comme s'ils siégeaient à un comité d'enquête parlementaire.

Mais qu'on se le tienne pour dit : ignorer tout d'un atelier, lire des discours écrits par d'autres, remettre des prix à des gagnants choisis par un jury, le faire avec un vocabulaire condescendant tout en étant payé pour parader dans des

vêtements griffés, eh bien ! ça, c'est bel et bien faire l'animal de cirque !

Il n'y a pas que l'État qui puisse remettre des prix. Des galeries et des associations en font tout autant. Si la somme d'argent est alléchante, on verra régulièrement sur l'estrade des ministres friands de mondanités. Qu'importe la valeur picturale ou l'odeur nauséabonde des toiles !

Mais quand vient le temps de s'impliquer au quotidien ou de défendre le point de vue artistique dans une controverse, on tranche le plus souvent en faveur de l'establishment social et financier. Quant à moi, j'ai bien hâte qu'on commence à faire le contraire. En attendant, je rage chaque fois qu'on laisse entendre que l'art revient de droit aux élites économiques, car rien n'est plus faux. Avec *La Joute* on aura encore une fois volé les pauvres, supposément incapables de goûter artistiquement, pour donner aux riches, abusivement considérés *a priori* plus aptes à apprécier les *Bôz-Arts*.

Et si les politiciens avaient des comptes à rendre aux peintres ?... Allez, on peut bien rêver !... Mais, d'ici à ce que ce miracle se produise, il vaut mieux les tenir, eux et leurs médailles, à bonne distance des ateliers. Et, à bien y penser, s'ils veulent me remettre de l'argent, qu'ils me l'envoient par la poste !

Diamantaires et charbonniers

« Si j'avais été capable de faire commerce de l'œuvre des autres, je n'aurais pas eu l'étoffe d'un peintre ou d'un dessinateur,... » Vincent van Gogh

« De plus en plus je crois, qu'il faut croire que le vrai et juste commerce des tableaux est de se laisser aller à son goût, son éducation devant les maîtres, sa foi enfin. » Vincent van Gogh

« Marchand apôtre » est un expression employée par Vincent van Gogh. Elle désigne un galeriste qui, dans le choix des tableaux à accrocher en magasin, ne se fierait qu'à son jugement pictural personnel et à ses intuitions, sans égard aux considérations commerciales immédiates.

En général, une galerie conventionnelle remet au peintre entre 50 % et 60 % du prix de détail d'un tableau. Plus souvent qu'autrement la toile est prise en dépôt par le marchand et n'est effectivement payée qu'à la vente.

Plusieurs galeries ne transigent qu'avec leurs propres peintres affiliés, qui doivent signer des ententes de prix et d'exclusivité territoriale. En cours de contrat, les frais des vernissages et des publications sont assumés conjointement.

De temps à autre les marchands peuvent échanger des tableaux entre eux. Quand on entend dire qu'un peintre a exposé dans plusieurs villes, c'est souvent par le truchement de sa galerie d'attache.

Parce que le marché de la peinture fait preuve de faiblesse chronique ou tout bonnement d'anémie, la compétition inter-galeries est féroce. Mais par rapport aux peintres les marchands ont toujours beau jeu ; l'offre demeure plus forte que la demande.

Il y a des galeries qui ne vendent que des valeurs sûres. D'autres tiennent en inventaire un peu de tout comme dans un magasin à rayons haut de gamme : une section paysage, une section portrait, une section nature morte, etc. Certains endroits se concentrent sur les styles populaires qui se vendent bien. D'autres tapissent leur camelote sur chaque parcelle de mur disponible comme dans une boutique pour touristes. Joailliers et bazardeurs, je ne saurais blâmer ces gens de vouloir faire des affaires. Car, comme dans tout commerce, on doit pouvoir payer son loyer, ses employés, et se verser un salaire décent.

Cela dit, il y a peu de marchands apôtres prêts à prendre des risques même occasionnels sur la seule base de leur foi en la peinture. Mais ça n'a rien de bien nouveau.

À parler froidement, un *bon-galeriste* c'est quelqu'un qui est en mesure de m'acheter un tableau pour un montant supérieur à ce que je pourrais en obtenir si je le vendais moi-même. Un montant calculé bien entendu en tenant compte des efforts nécessaires, du temps passé loin du chevalet et de mon désir ou non de m'occuper d'un aspect qui rebute à tant de peintres. À bien y regarder, une galerie c'est un client comme un autre.

Transiger avec une galerie facilite certaines choses mais en complique d'autres. Ça dépend du goût de chacun. Être en galerie n'ajoute ni n'enlève quoi que ce soit aux qualités d'un tableau. Croire le contraire, c'est vraiment se tromper lourdement.

Avida dollars

«... les gens d'affaire ne croient pas aux tableaux. Un tableau, c'est quarante sous de toile ou cent mille francs de peinture ! » Honoré de Balzac, Le Cousin Pons *[Un roman à savourer pour peintres et non-peintres. Également à lire :* L'œuvre *d'Émile Zola.]*

« Avida Dollars ». André Breton a imaginé cet anagramme pour désigner Salvador Dali qui cherchait toujours et par tous les moyens possibles à tirer le maximum d'argent de ses acheteurs. Peut-être plus que n'importe quel autre peintre, il a su exploiter financièrement la cupidité de ses contemporains. Un exemple parmi tant d'autres : Dali signait des feuilles blanches qu'il revendait ensuite.

« La Ville de Larouche est effectivement propriétaire d'une collection d'œuvres [...] le tout évalué à 23 510 229 $ [...] 23 mécènes

québécois qui ont obtenu en échange 35 reçus pour bienfaisance totalisant 23,5 millions [... Monsieur Untel] trouve des objets petits, moyens ou énormes en Inde. Ou ailleurs. Les fait venir à Montréal. Les vend à des gens qui ont beaucoup d'impôt à payer. Et ceux-ci, forts d'une évaluation enthousiaste, les [donnent] à Larouche, qui, elle, leur envoie un reçu fiscal [...] en impôt non perçu, Québec et Ottawa ont investi quelque 11 millions dans ce projet sans le savoir. » Journal La Presse 22 octobre 2005.

L'arnaque fiscale a rapporté 11 millions de dollars aux promoteurs, aux pseudo-mécènes et aux experts. Et on a dit que c'était légal...

La fameuse cote ! Somme toute, ce n'est qu'un point de repère pour évaluer financièrement les toiles d'un peintre. La plupart du temps, un tableau vaudra un certain nombre de dollars au mètre carré. Plus la cote du peintre s'élève, plus le tableau prendra de la valeur. Qui plus est, montante ou descendante, la cote s'applique à tous les tableaux passés, présents et futurs du peintre.

Comment la cote est-elle établie ? Souvent par un système artificiel qui n'a rien à voir avec la valeur picturale. On accorde un nombre arbitraire de points pour une exposition solo, un prix remporté, un catalogue, etc. Au décès du peintre on aura même droit à un boni ! Un bon score, une belle cote ! Inutile de préciser que, pour certains, tous les moyens sont bons pour engraisser la valeur des tableaux.

Je pourrais vendre demain matin un tableau pour 1 million de dollars. À condition bien sûr que l'œuvre soit assurée d'en valoir 2 593 742 dans 10 ans. Un investisseur aura tôt fait d'évaluer le rendement avant inflation à 10 pour cent composé annuellement. Ensuite il estimera l'impôt payable sur le gain en capital qui sera réalisé à la revente. Et finalement il pèsera le pour et le contre du *véhicule-de-placement-tableau*.

Enrichissez-vous avec *Lez-Ards*... Achetez bas et vendez haut... Faites mousser le peintre dont vous avez des tableaux en réserve, tenez-vous prêt à vendre au sommet de la courbe... Maintenez le cap sur la cote, n'inondez pas le marché... Cherchez les tours de passe-passe... Trichez au besoin... Magouillez... Volez... Etc. Aujourd'hui, a-t-on encore besoin de répéter que l'art spéculatif n'a rien à voir avec l'Art, et encore moins avec ce qui se passe dans un atelier de peinture ?

Pour moi, il y a tout lieu de trouver un point d'équilibre entre l'idéalisme pur de mon atelier et le capitalisme sauvage qui règne à l'extérieur. La solution ? Un contrat de vente comportant notamment une clause de partage de profit en cas de revente du tableau. Ni plus ni moins ! Car, sans vouloir participer aux rapacités spéculatives, il ne faut pas non plus être le dindon de la farce.

Il n'y a rien qui ne fasse plus rager un spéculateur que de devoir partager son profit avec un peintre ! En décourageant ainsi les *acheteurs-vautours*, il est possible de croire un peu plus que le preneur d'un de vos tableaux le fait en raison de son goût personnel.

Fil-de-féristeste

« *Pour pouvoir travailler, il faut autant que possible régler sa vie, et il faut une base un peu ferme d'avoir son existence garantie.* » Vincent van Gogh

« *Ne pas vendre, quand on n'a point de ressources, vous met dans l'impossibilité matérielle de faire aucun progrès, tandis que cela irait tout seul dans le cas contraire.* » Vincent van Gogh

« *Un sursis est accordé à la misère noire prochaine. Un sursis de six mois, d'un an peut-être, si nous sommes bien sage ! Ce congé*

tentateur me hante. Il répond à un vieil écho : ENFIN LIBRE DE PEINDRE. » Paul-Émile Borduas

« *Ne me méprise pas tant ! Je ne suis pas pauvre. Le pauvre est plutôt celui qui désire beaucoup de choses.* » Leonardo da Vinci

Vers la fin d'une de mes expositions, un ami qui était au courant que je n'avais rien vendu est venu me dire : « Tu sais le tableau qui est là-bas ? Peut-être le prendrai-je avant que tu ne le remballes. »

Je sentais bien qu'il voulait m'être utile, mais que le prix du tableau lui semblait trop élevé. « Tu veux me rendre service ?... Alors ne l'achète pas ! » lui ai-je dit en sous-entendant : « C'est amical de ta part, mais je préfère le garder pour quelqu'un qui en aura vraiment envie. Si j'ai besoin d'argent, j'en emprunterai. Mais comprends aussi que j'aurais rabroué vivement un autre que toi. »

Je déteste qu'on vienne à la onzième heure courir les liquidations comme dans un souk. En Amérique du Nord, on a trop tendance à minimiser le travail des autres et à exagérer la valeur du sien.

Maintenir la qualité picturale de ses toiles aux confins de ses limites personnelles exige d'un peintre qu'il consacre la majeure partie de son temps et de ses énergies aux choses de la peinture. Pour qui n'est pas fortuné, se procurer le minimum vital demande aussi des efforts non négligeables.

Au début, les nombreux accrochages entre les désirs du peintre et les besoins de l'homme sont éprouvants. Heureusement, au fil des ans, l'intensité des conflits va en s'atténuant. À force de chercher la quadrature du cercle on finit par trouver son centre de gravité propre. Le peintre aura appris à réduire ses frais d'atelier sans toutefois lésiner sur la qualité des matériaux ; l'homme, à se sevrer de l'habitude de consommer à outrance. Mais, même parachevée, la réconciliation n'échappera pas aux escarmouches occasionnelles.

Je ne vends pas mes tableaux à rabais, j'ai appris à vivre sans devoir le faire. Même fragile, cette indépendance par rapport aux retombées financières du métier m'assure un répit, un tracas de moins, une forme de liberté supplémentaire.

Tout cela ne m'empêche aucunement de chercher à vivre pleinement de mon métier. En attendant, il me faut éviter le piège de trop céder à l'homme aux dépens du peintre et vice-versa.

Tous et chacun

«... comment plaire à la fois au poète, au philosophe et aux masses qui veulent la poésie et la philosophie sous de saisissantes images ? » Honoré de Balzac

« *À mon sens, travailler pour vendre n'est pas exactement le bon chemin, c'est plutôt se payer la tête des amateurs.* » Vincent van Gogh

« *Le public, oui, il est mécontent à certains égards, mais il applaudit quand même au spectacle de la réussite matérielle. Il ne faut pourtant pas oublier que ces applaudissements-là ne sont que feu de paille ; ceux qui applaudissent aiment surtout faire du bruit.* » Vincent van Gogh

Un tableau n'a pas à se soucier de l'approbation du grand public. En bout de ligne, un seul preneur et un juste prix suffiront pour la toile. Voilà bien de quoi faire l'envie de bon nombre de musiciens, de chanteurs, de comédiens et d'écrivains. Eux, toujours plus sollicités que les peintres pour adapter leur travail aux tyrannies changeantes des masses. Au surplus, l'unicité de la toile fait en sorte qu'un peintre sérieux ne sera pas tenté d'user de courtisaneries grand public ou d'adopter des attitudes paternalistes avec monsieur et madame Tout-le-monde.

Mauvaise foi des uns, laxisme des autres, préjugés de toutes sortes, intérêts financiers et particuliers… c'est bien parce qu'on a tellement lapidé le public que je me permets ici quelques conseils :

« Chers amis,

N'oubliez pas que la vue est un sens de perception universel. Pour peu que les yeux et le cerveau fonctionnent, un tableau s'adresse à tout être humain sans le moindre petit préalable.

Soyez patients ! Si peindre est l'apprentissage d'une vie, développer son goût pictural l'est aussi. Un tableau de qualité ne vous dévoilera ses secrets que graduellement, souvent au fil des années.

Que vous soyez dans un musée, une galerie, à une exposition ou ailleurs, ne tenez pour dignes de foi que les seuls tableaux et rien d'autre ! Peu importe la source, n'accordez pas trop d'importance aux qu'en-dira-t-on et aux *qu'en-écrira-t-on !* Il n'existe aucune autorité *ex cathedra* en matière picturale.

Les *mots de l'Art* ont tellement été galvaudés, n'en abusez pas ! Quant à moi, je réserve les termes *Art, Artiste, Œuvre…* pour qualifier le travail de ces trop rares peintres qui savent insuffler les idéaux poétiques de la peinture dans leurs tableaux. »

La comédie socio-picturale

« Je veux espérer que ceux qui pourchassent leurs objets favoris dans les tableaux disparaîtront peu à peu de mon entourage, et qu'il m'arrivera tout au plus de les rencontrer comme des ombres inoffensives. Car on ne reconnaît que les objets de ses propres désirs. » Paul Klee

Balzac a écrit dans son avant-propos de La Comédie humaine *: « La Société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie ? [...] il existera donc de tout temps des Espèces Sociales comme il y a des Espèces Zoologiques. »*

Je me permets d'emprunter sa formule : « il existera donc de tout temps des Espèces Socio-picturales », c'est-à-dire des gens qui se mêlent de peinture mais qui n'ont jamais peint pour la peine.

À l'instar de Klee, qui me le pardonnera bien :

« Je veux espérer que ceux [des Espèces Socio-picturales : les philosophes, les psychologues, les critiques, les académiciens, les historiens, les sociologues, les politiciens, les marchands et tutti quanti]

... qui pourchassent leurs objets favoris [leurs préconceptions, leurs déformations professionnelles et personnelles]

... dans les tableaux disparaîtront peu à peu de mon entourage, [et de mon chevalet]

... et qu'il m'arrivera tout au plus de les rencontrer comme des ombres inoffensives. Car on ne reconnaît [et ne doit accepter dans son atelier et dans ses tableaux]

... que les objets [et les nécessités]

... de ses propres désirs [et de ses propres libertés]. »

Avec le temps toutes les considérations non picturales, tous les monstres fabuleux composites finissent par s'écrouler en poussière sur le plancher de l'atelier. Il suffit de bien balayer... pour enfin ! ... peindre pour vrai !